

MARIE MAINVIALLE

Jours blancs en été

roman

Grasset

L'éditeur a choisi de redonner vie à cette œuvre éditée jusqu'alors uniquement sur un support imprimé pour lui donner l'opportunité de rencontrer un public élargi et participer à la transmission de connaissances et de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps.

Cette version numérisée a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien. Il pourrait donc arriver que le livre reproduise, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

MARIE MAINVIALLE

JOURS BLANCS
EN ÉTÉ

/

BERNARD GRASSET
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES SUR
ALFA, DONT DIX EXEMPLAIRES
DE VENTE NUMÉROTÉS ALFA 1 A 10
ET QUATORZE HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS HC 1 A HC XIV,
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1973.*

L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule... La mort quotidienne est la mort de l'eau.

Gaston BACHELARD.

I

Deux ou trois craquements, un froissement de feuilles et les branches ont repris leur place. Dans le taillis, seul a subsisté de leur agitation un bref balancement. Puis tout s'est arrêté. Très vite l'herbe rase a étouffé les pas qu'Anne a devinés plus qu'entendus.

L'homme est resté là longtemps comme la veille et les jours précédents et toujours à cette heure où la chaleur culmine. Tout le jour immobile, l'air accumulé entre les pierres des chemins creux et des maisons s'est condensé et forme une vapeur qui cache entièrement les montagnes pourtant proches de l'autre côté du lac. Il est 5 heures.

En y repensant, Anne note aussi qu'après le départ de l'homme on a dû entendre comme elle l'entend encore maintenant, sauf en de

soudains intervalles où s'enfonce le silence, le frottement mécanique des criquets.

Anne ne l'a pas vu venir. Mais lorsqu'aujourd'hui encore elle a aperçu la tache blanche sous les feuilles, elle s'est approchée de la fenêtre et, prête à faire retraite derrière le rideau de coton empesé, elle a attendu.

Comme les jours précédents, l'homme est resté debout sans bouger ou presque, désigné seulement par la trouée claire de sa chemise qui glissait un morceau de ciel entre les arbres. Il est resté debout et devant lui, tout au long du grand pré, l'herbe se fanait au soleil.

Caché par ce qui semble d'ici un taillis de noisetiers ou de ronces, il regardait vers la maison, dedans peut-être, plus vraisemblablement derrière, dans la cour que borde la pente douce du pré mais qu'Anne ne voit qu'en partie de cette fenêtre. A un moment il a écarté les branches comme pour s'approcher, mais ce qu'il a vu ou seulement cru voir, Anne n'a pu le deviner : il n'y avait rien dans le chemin creux, sous sa fenêtre, rien dans le pré et, du couloir où elle a couru, elle s'est penchée sur des dalles endormies. Comme toute la maison, l'ombre de la cour était vide.

Depuis combien de temps cet homme vient-il? Anne ne le sait pas. Pas plus qu'elle ne sait comment elle a découvert, moins qu'une présence, cette blanche attention dans le fouillis des ronces.

Que cherche-t-il à voir? Tout ce qu'Anne peut savoir c'est que pas une fois elle n'a senti vers elle un regard. Autant qu'elle puisse en juger à cette distance, il semblait bien regarder plus bas et plus à gauche, vers la cour en effet sur laquelle ouvre la cuisine et où souvent, pour jouer, se tiennent les enfants. Mais aujourd'hui, à cette heure et comme tous les jours, ils sont sur la plage. Dans la maison il n'y a qu'elle et Maria.

Anne est encore devant la fenêtre ouverte mais elle ne regarde plus. En quête de fraîcheur, elle appuie son visage sur la vitre, son front surtout qu'elle sent moite. Elle pense que demain matin ou peut-être ce soir, lorsqu'il fera moins chaud, elle devrait aller jusque là-bas se rendre compte de la vue que l'on a de la maison. Demain, plus tard, quand la chaleur sera tombée ou avant qu'elle ne s'accumule à nouveau. Mais à quoi bon?

Aux côtés d'Anne et sous son front, le pré

drapé dans l'amidon blanc occupe toute la vitre. Anne ne l'aime pas ainsi. On le dirait noyé dans une brume épaisse, plissée contre la fenêtre en longues cannelures qu'un volant de fronces durci et par endroits écrasé sous le fer, borde tout en bas. Cette brume pourtant est légère, docile aux mains qui la soulèvent et la laissent retomber, mais Anne la préférerait absente.

Dans cette chaleur qui ralentit tous les gestes, elle a hésité un peu puis, debout sur une chaise, elle a défait les tringles et enlevé les rideaux.

Florence, elle le sait, ne s'en formalisera pas.

En arrivant ici, chez sa sœur, Anne se souvient s'être étonnée devant elle de ces voilages qui obstruaient les fenêtres.

— Dans un tel paysage, pourquoi? avait-elle dit.

Florence n'avait pas trouvé de réponse. En riant, elle avait seulement dit que des rideaux aux fenêtres d'une maison n'avaient rien qui pût surprendre, qu'au surplus on vivait ici toutes fenêtres ouvertes ou les volets fermés, qu'enfin rien ne l'empêchait d'enlever ceux de sa chambre.